

LE TESTAMENT
D'OLYMPE

« *Fiction & Cie* »



Chantal Thomas

LE TESTAMENT
D'OLYMPE

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN : 978-2-02-101259-0

© Éditions du Seuil, septembre 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

À Thierry

C'est s'en faire le complice que d'entourer le crime de silence. Dépositaire des pages dans lesquelles ma sœur déroulait le fil de sa brûlante jeunesse, j'ai voulu leur donner une chance d'exister. Et je les ai fait précéder de mes propres souvenirs afin que, par ce livre où nos deux histoires se rejoignent, se répare la blessure de nos vies séparées.

Apolline de T.,
Londres, juillet 1771

Les lys du champ

Georges Siméon Sandrac, mon père, était un saint. Il avait montré dès sa petite enfance une piété qui faisait l'admiration de sa famille et l'espoir du curé de sa paroisse. Et si, ayant atteint l'âge où il devait se décider entre une vie dans le siècle et la retraite ecclésiastique, il choisit la première, ce ne fut pas séduit par de vains prestiges mais dans la conviction que l'amour pour une femme aussi vertueuse que l'était ma mère ne pouvait l'écarter de la volonté divine. Il vit même dans le mariage un choix plus périlleux, la nécessité d'une vigilance accrue. Et vigilant, certes, il le fut. D'abord, en unisson avec la foi de ma mère, qui n'était jamais si heureuse qu'en prières au pied d'un autel de la Vierge. Ensuite, en moins parfait accord, sans qu'il y eût jamais conflit véritable entre mes parents. Mais il y avait une légère dissonance. Presque rien. Il ne s'agissait que d'une orientation plus ou moins pratique par rapport à l'existence. Mère, ne pouvant s'empêcher de

jeter parfois un regard sur l'état de ses enfants, considérait que les besoins devaient être pris en compte au moins pour se maintenir à un niveau de survie. Ses exigences matérielles n'allaient pas au-delà. Alors que Père balayait d'un geste la notion de besoin et les récriminations qui vont avec. Il avait accueilli dans la joie les naissances de mes trois sœurs, Ursule, Marie-Jeanne, Adrienne, et de la benjamine que j'étais – une joie entière et qui ne s'est jamais démentie en dépit de la fatalité d'une progéniture uniquement féminine, et des précoces dispositions de trublion qu'Ursule, notre aînée, révéla dès le berceau. Elle était de loin, en sa blondeur faussement angélique et sa silhouette gracile, la plus belle et la plus charmante, et représenta, déjà toute petite, une source perpétuelle de tourments et d'enchantements... Je ne nomme ici que les enfants vivants. Car, entre mes trois sœurs et moi, et aussi précédant Ursule et me suivant, nombreux furent ceux qui moururent, à peine nés, ou si jeunes que leur bref passage ne s'inscrivait nulle part, sauf, en lettres creuses, au cimetière des enfants morts sans baptême, ou, pour ceux qui avaient rendu l'âme selon des délais convenables, dans le marbre du tombeau familial, au cimetière Saint-Maixent. Les premiers seraient envoyés dans les limbes, au bord de l'Enfer, les seconds iraient au Paradis. À chaque fois que j'y pensais, je remerciais Dieu et mon ange gardien d'être vivante et baptisée, et d'être capable de marcher des lieues sans avoir trop

mal aux pieds. Parce que le cimetière Saint-Maixent était très éloigné de notre maison. Nous nous y rendions tous les dimanches. C'était un long trajet, qui, au retour, m'arrachait des larmes de fatigue. À l'aller, j'étais joyeuse, comme si d'une fois sur l'autre j'oubliais où j'allais, ou bien parce que l'incroyable vitalité qui émanait de la rue Sainte-Catherine, la presse des gens, le tournoiement des cris, la violence des senteurs de vins et de poissons fumés, me plongeait dans l'ivresse... Tant duraient ces stations devant la dalle de marbre, marquée aux quatre coins d'un double liséré doré, qu'il me semble que c'est là où j'ai appris à lire. Je me répétais les noms de mes frères et sœurs : *Richard, Adeline, Henriette, Gontran, Charles-Marie, Rose*, et je m'efforçais de faire correspondre à cette litanie murmurée les signes énigmatiques gravés dans le marbre, frêles dépôts de leurs vies disparues. Mais est-ce vraiment à leurs noms, ajoutés en fin des *Pater Noster* qui scandaient nos endormissements, que j'ai appris à lire, ou bien à ceux, autrement entraînants, qui brillaient en lettres radieuses sur les coques des navires amarrés au quai : *L'Isabelle, L'Heureux Moine, L'Astrée, L'Indifférent, Le Grand Paul, L'Aimable Manon, The Blue Arrow*... Comment savoir ? Ce n'était pas, en tout cas, seulement sur la mémoire de mes frères et sœurs que l'on nous emmenait nous recueillir, mais d'abord sur celle d'*Adeline Claire Euphrasie Sandrac* née *Dormois*, la mère de mon père, à laquelle ce dernier

voait un culte : elle avait cette habitude d'aller chaque soir, à la tombée du jour, chevaucher le long du fleuve. Mon père trouvait l'exploit aussi fort que celui de Jeanne d'Arc revêtant une armure. Et même Ursule, qui, sans trêve, était en rébellion contre la famille, sur cette image – grand-mère en audacieuse cavalière – partageait l'admiration de Père.

Pour mes parents la frontière entre la vie et la mort était mince, sans doute illusoire. Les enfants défunts n'avaient pas une moindre réalité que nous quatre. D'ailleurs, on nous appelait indifféremment de leurs noms ou du nôtre. J'avais le soupçon même qu'ils les préféraient. Ma mère, parce que de pures âmes la libéraient du souci de s'occuper d'êtres vivants et la rapprochaient d'une fusion idéale avec son époux ; mon père, et le motif était le même au fond, parce que ni Adeline, ni Henriette, ni Charles-Marie, ni Gontran, ni Richard qui avait eu le temps de se faire regretter, ni la toute petite Rose dont j'avais sucé les doigts minuscules pour essayer de calmer ses cris, ne réclamaient plus à manger. Or, pour mon père, je l'ai dit, l'idée de besoin était abominable. Il ne se sentait pas concerné par le problème de notre subsistance. À ses yeux, la vie matérielle n'était qu'abjection. Même en ses aspects soi-disant spirituels comme le goût de la beauté et l'inclination pour les arts. Mais s'il se contentait d'ignorer l'art, il était une chose qu'il honnissait en particulier et dont il se préservait davantage que de la

peste : le travail, malédiction originelle, penchant ignoble, péché d'orgueil et de désespoir. Il fallait être bien prétentieux par rapport au pouvoir de la Nature pour oser se targuer d'en obtenir davantage que ce qu'elle nous offrait, et bien méfiant par rapport à Dieu pour ne pas s'en remettre, dans l'insouciance, à son Parfait Amour. « Est-il ou n'est-il pas notre Père ? » proférait mon père en levant les yeux vers le plafond cloqué d'humidité de la cuisine, où, comme il faisait un peu frais dans le reste de la maison, nous nous réfugions l'hiver en attendant le souper qui tardait.

Par la grâce de ses principes, qu'encore jeune homme mon père n'avait jamais tenus secrets, même auprès de son propre père qui les désapprouvait de tout son être, la fabrique de filets de pêche dont il avait hérité s'était effondrée avec une rapidité spectaculaire. Mon père, au début, s'était donné la peine de la regarder crouler ; ensuite, même de cela il s'abstint. Des vauriens s'étaient mêlés au noyau des ouvriers fidèles qui, par respect pour l'aïeul, avaient accepté, un temps, de travailler sans être payés ; poussés par le besoin et effrayés par les vols et saccages auxquels se livraient les nouveaux arrivés, ils avaient renoncé et étaient allés se louer, non loin, chez le concurrent, un mécréant. Telle était l'indifférence de mon père qu'il pouvait passer en étranger devant la bâtisse de bois pourri, aux fenêtres éventrées, aux escaliers béants, avec seulement intacte sur les débris de la façade l'enseigne un peu écaillée,

mais toujours visible, d'une chaloupe bleue qui se balançait dans le ciel. Un jour, elle aussi était tombée. Restait la chaînette, que le vent faisait grincer. Le regard de mon père se détournait, il préférait le jaune vif des buissons d'ajoncs, de l'autre côté du chemin. De sa décadence, il appréciait tous les avantages et surtout celui de jouir d'un temps fluide, illimité. Il s'éveillait chaque matin dans le bonheur de n'avoir rien à faire et soupirait d'aise.

Mon père était inflexible. Il s'opposait, sans violence mais avec une résolution de martyr, à cette tare qui gagnait toutes les sphères de la société. À Bordeaux, elle était particulièrement triomphante. Nous étions entourés de laborieux de toutes espèces, de gens qui, manifestement, doutaient de la main de Dieu. Ces individus se livraient au commerce en forcenés. Non contents de cultiver le nombre d'arpents de vigne qui aurait suffi à les désaltérer, ils s'activaient pour étendre leur vignoble, améliorer la qualité du vin, accroître les bénéfices sur les ventes. « Quelle honte ! » gémissait mon père. Cela seul le consolait de savoir que Bordeaux comptait exactement autant de négociants que de mendiants. Et il souriait quand il croisait une troupe de chasse-pauvres, ou de chasse-coquins comme on les appelait aussi, en pleine activité : ils devaient arrêter les mendiants et les mettre de force au travail, mais, à peine embrigadés, les vagabonds s'échappaient. Bientôt d'ailleurs, à cause des guerres qui opposeraient

la France à l'Angleterre, certains de ces négociants en vin, privés de leur principal client, iraient grossir la catégorie des mendiants. Cependant, un de ses plus grands sujets de stupeur et de déploration était de voir des nobles se battre pour obtenir le droit de travailler – « le droit de devenir ignobles ».

« Ah ! mes enfants, où allons-nous ?

– Mais, osait timidement ma mère, s'ils meurent de faim dans leurs palais désargentés et si eux et leur famille manquent du nécessaire au pied d'un arbre généalogique glorieux, certes, mais qui ne les nourrit pas ?

– Je vous en prie, ne me dites pas qu'ils n'ont pas dans leurs palais quelques superfluités dont se défaire. Encore que leur véritable titre de gloire devrait être dans leur endurance à faire la sourde oreille aux cris de leur estomac.

– Cela, vous le savez, n'est pas accordé à tout le monde. Rares sont les élus entièrement détachés des misères du corps. Vous l'êtes, je le suis ; mais il y a de la dureté à obliger autrui à pareil renoncement. »

La chose était sans réplique (et nous, les enfants, pour l'heure assourdis par les clameurs de notre estomac, nous approuvions d'un faible mouvement de tête). Il n'y avait eu qu'un soupçon de nervosité dans les paroles de mon père. Son visage était à nouveau empreint de cette expression d'indicible contentement qui le caractérisait. Il disait le *Benedicite*, remerciait

la Providence pour la nourriture qu'elle nous prodiguait, pour ce brouet de maïs dont l'arrivée tant attendue nous donnait, à mes sœurs et à moi, des ardeurs furieuses. Il fallait se retenir de crier, bondir sur la table, et avaler en quelques bouchées la pitance de la communauté. Mais nous nous contenions, et nous avions encore le courage de nous émouvoir de la tendresse avec laquelle, après le *Benedicite*, mon père effleurait la main de sa femme, faisant une légère pause sur le renflement d'or de l'anneau nuptial.

Et si l'une de nous ne pouvait s'empêcher de balbutier qu'elle en reprendrait bien un peu, il avait une douceur inimitable pour la convaincre du contraire. C'était gourmandise. La vraie faim était autre chose.

« Ah oui ? » ironisait Ursule, qui raclait sa cuillère contre son assiette vide.

La vraie faim, il en avait été témoin pendant la famine de 1747. Et il reprenait le récit de cette terrible famine. Je l'écoutais comme une légende.

« En 1747, disait mon père, les gens mouraient par milliers. Et ceux qui n'étaient pas encore morts erraient, tels des squelettes ambulants. C'était des paysans venus de vignobles éloignés et des Landes. Au début, on leur avait distribué un pain noir fait d'avoine, de racines, de fougères et d'herbes. Quand il n'y eut plus rien, on ferma les portes de la ville. On les entendait qui appelaient au secours et mouraient avec des malédictions aux lèvres. Leurs cadavres s'agglutinaient en tas à la

boue, aux excréments, aux détritrus, accumulés contre les murailles. La vraie faim, croyez-moi, c'est cela... Presque aussi atroces avaient été les mois précédant la famine, le temps des rumeurs, puis de la certitude, terrible.

– Je m'en souviens, j'étais née, protestait Ursule.

– Vous étiez trop petite pour être consciente de ces événements. M. de Tourny, comme toujours, avait voulu se donner le beau rôle, alors qu'on n'échappe pas au fléau du destin.

– Je m'en souviens, insistait Ursule en mordillant une mèche de ses cheveux. J'avais trois ans et j'avais faim, maintenant j'en ai treize et toujours aussi faim. »

Mon père n'aimait pas le marquis de Tourny, ni le père ni le fils, le premier pour ses idées prétendument modernes, le second pour son manque d'idées. Dans le conflit qui avait opposé l'intendant d'Aquitaine à M. de Montesquieu, il était tout entier pour le magistrat. Les plans de démolition de M. de Tourny père, outre qu'ils entamaient les bâtiments du Parlement, avaient considérablement modifié l'allure de la ville.

« M. de Tourny a démoli pour construire, corrigait ma mère lorsque, par inadvertance, elle prêtait attention.

– Des constructions *géométriques*. Le rectiligne est une infamie. La marque rédhibitoire du néant de la créativité humaine. Ne pouvoir rien inventer de plus

que de rogner les angles et aplanir les courbes. J'ai connu Bordeaux avant l'arrivée de M. de Tourny. Un labyrinthe ! Les maisons de pans de bois étaient à surplomb, resserrées à l'intérieur de l'enceinte, empilées les unes sur les autres pour laisser la place aux trois forteresses (le fort de Sainte-Croix, le château Trompette, le fort du Hâ, disions-nous en chœur), et surtout, continuait mon père, aux trente-cinq couvents dont s'enorgueillissaient les Bordelais. Au lieu qu'ils sont fiers aujourd'hui de leur jardin public et des cafés des allées de Tourny.

– On dit que la place Royale est superbe », soutenait ma mère, qui ne sortait jamais de la maison.

Ursule et moi, nous étions d'accord. La statue du roi Louis XV, la vue sur la courbe du port de la Lune, la perspective du côté des Salinières, tout faisait plaisir sur la place Royale. Nous l'aimions brillante de soleil ou luisante de pluie, avec ses pavés comme des coquillages incrustés.

« Et le château Trompette, ai-je interrogé, il ne va pas disparaître au moins ? » Ce lieu, son nom, sonnait à mes oreilles comme une formule magique, la joie proclamée d'une citadelle faite musique. De là-haut il était splendide de regarder le mouvement des bateaux, et joyeux de courir entre les colonnes, de se pencher sur la plate-forme, de fermer les yeux en s'imaginant qu'on était en train de tomber ou de s'envoler.

« Qu'une ville change, je n'y vois pas scandale à condition qu'on n'y lise pas la marque de l'arrogance des hommes et que les édifices modernes ne soient pas inspirés par l'immoralité. Malheureusement, c'est souvent le cas. Le comble, ce Grand-Théâtre ordonné par le maréchal de Richelieu. Mais sur ce chapitre je préfère me taire, surtout en présence des enfants... »

Mon père avait en égale détestation les théâtres et les miroirs qui pareillement prétendent ajouter à la Création, la multiplier. Et comme le Grand-Théâtre de Bordeaux, que construisait Victoir Louis, était calqué sur le modèle de celui de Paris, cela paraissait à ses yeux un redoublement de vanité. Quant au maréchal de Richelieu, le fameux gouverneur d'Aquitaine, on n'en parlait guère à la maison. Seule sa fille, la comtesse d'Egmont, une personne vertueuse qui tenait auprès de son père le rôle que sa mère, morte, ne pouvait assumer, méritait d'être mentionnée. Pour son entrée à Bordeaux, le 4 juin 1758, nous nous étions tous déplacés, même ma mère, mais la foule lui avait fait rebrousser chemin. Moi, j'étais restée jusqu'au bout et je ne l'ai pas regretté, bien que, trop petite pour voir quoi que ce soit, seule la musique me fût accessible. Ursule, pour l'occasion, s'était faite aussi belle que possible. Elle avait cousu une multitude de rubans sur sa robe défraîchie et garni son étroit décolleté d'une fleur de lilas. Pour mieux voir, elle s'était perchée sur une borne. Le maréchal de Richelieu avait

décidé de faire son entrée par la mer. Il est arrivé de Blaye sur un vaisseau pavoisé, sa suite était répartie dans des barques aux voiles multicolores. Toute cette flotte, décorée de drapeaux et de guirlandes de fleurs, progressait dans le sillage d'un bateau où jouait une fanfare militaire. Bousculée, anxieusement accrochée à la main de mon père, je reçus avec émotion les premiers accents de cette musique. Elle flotta longtemps au loin avant d'exploser à mes oreilles. Alors, dans un soudain tintamarre, le château Trompette et tous les bâtiments du port donnèrent du canon. Ce fut mon grand moment, une sorte d'éblouissement sonore. Le reste me vient d'Ursule juchée sur sa borne. Le maréchal, selon elle, était d'une grande beauté, d'une pres-tance incomparable. Après sa réception, place Royale, par le Parlement, il était passé sous l'arc de triomphe construit spécialement pour lui et s'était rendu à cheval, suivi de la noblesse de la ville et de sa maison, à la cathédrale Saint-André. L'archevêque était venu à sa rencontre... Debout, au fond de l'église, j'avais entendu les chants merveilleux du *Te Deum* de Levens, celui même qui avait été composé pour le sacre de Louis XV. « Quelle impertinence, maugréait mon père, quelle façon grossière, blasphématoire même, de se proclamer roi à son tour ! » Il nous obligea à rentrer à la maison sans attendre les illuminations et la distribution d'aumônes. Au soir de cette grande journée, il y avait eu un dîner de quatre cents couverts auquel le

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2010. N° 101259 (00000)
Imprimé en France

